

Édito PRUDENCE! LE FOSSÉ S'AGGRANDIT...

Selon une enquête scientifique menée par le Service de lutte contre la pauvreté, la précarité et l'exclusion sociale, six personnes sans abri sur dix et neuf personnes en séjour irrégulier sur dix vivent avec moins de la moitié du revenu considéré comme

le seuil de pauvreté, soit 450 euros par mois. Autant dire qu'avec une somme aussi dérisoire, il leur est pratiquement impossible de pourvoir à leurs besoins les plus élémentaires. S'ils ne sont qu'une petite minorité à être concernés par cet extrême dénuement, il ne faut pas oublier les quelque 15% de Belges vivant avec un revenu inférieur au seuil de pauvreté, soit moins de 860 euros par mois pour un isolé et de 1.805 euros pour un ménage. Un pourcentage qui tend malheureusement à augmenter d'année en année.

La crise économique et financière de 2007 n'a pourtant pas touché tout le monde de la même manière. D'après les estimations de l'Economist Intelligence Unit, un ménage belge sur dix possède l'équivalent de 700.000 euros, soit un million de dollars. Voilà des gens qui n'ont certainement pas à s'inquiéter pour leur avenir matériel, tout comme les patrons des plus grosses sociétés belges dont les salaires à sept

chiffres augmentent apparemment plus vite que l'inflation. Qu'il y ait des différences entre nous, cela peut encore se comprendre, mais un tel fossé, voilà qui est nettement plus difficile à justifier. En effet, dans une société aussi opulente que la nôtre, personne ne devrait vivre de la charité ou dormir dans la rue. Personne ne devrait se lever le matin, la peur au ventre, parce que les factures non payées s'accumulent sur la table et que le huissier menace de saisir ses biens. Personne ne devrait renoncer à une visite chez le médecin parce que cela coûte trop cher... Alors que d'autres se demandent comment ils vont bien pouvoir dépenser leur argent.

L'Évangile, pourtant, est clair à ce sujet: "Ce que tu fais au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que tu le fais." C'est donc aux riches qu'il revient, en toute logique, de faire le premier pas, de sortir de la bulle dorée dans laquelle ils se sont enfermés et d'aller à la rencontre des plus démunis. Eux seuls, en effet, ont de quoi partager, au contraire des pauvres qui sont essentiellement préoccupés par leur survie. Sans cela, c'est notre société tout entière qui menace de s'effriter et de se diviser.

Pascal ANDRÉ
Vos réactions sur edito@dimanche.be

ANALYSE Crises "tectoniques"

Invité des Grandes Conférences Catholiques, à Bruxelles, le 23 février dernier, Michel Serres a livré son diagnostic sur notre société en crise dont les origines tiennent à la formidable évolution que cette dernière a subie en un siècle.

À l'instar des tremblements de terre causés par le frottement de plaques tectoniques dans les entrailles de la terre, les "séismes" boursiers, financiers, économiques et sociaux que nous vivons seraient selon le philosophe français les signes superficiels de changements profonds que notre société est en train de vivre sans vraiment s'en rendre compte. Au premier rang desquels se situe le fait que ce siècle à vu s'achever une période commencée au néolithique: celle où les paysans étaient majoritaires. Ils ne sont plus que 2% aujourd'hui et cela change bien sûr notre rapport au monde.

Michel Serres a pointé ensuite les progrès de la médecine, l'efficacité des soins, depuis les années 1950-60, entraînant une espérance de vie considérablement accrue. Mais on connaît aussi de moins en moins la douleur (en particulier lors de l'accouchement grâce à la péridurale). "Quid de la morale doloriste dans ce cas? Et de la Bible qui affirme que la femme accouchera dans la douleur?" Cette amélioration de notre santé a eu aussi une conséquence sur notre rapport à l'apparence physique. "Un nouveau corps est né que l'on peut montrer", nous dit encore M. Serres.

Autre fait marquant: nos pays vivent en paix depuis plus de 60 ans. "Encore quelque chose de capital que l'on oublie!". Mais que représentent 60 années quand l'horizon culturel des jeunes générations se compte en milliards d'années, remontant au moment du big-bang...

Et puis bien sûr il y a les nouvelles technologies: Gps, Gsm, Internet. "Les nouvelles technologies ne réduisent pas les distances: elles les annulent!", a expliqué Michel Serres. "Nous n'habitons plus le même espace. Le problème est qu'Internet est un lieu de non-droit dans lequel l'enseignement et la politique se font..." avertit l'académicien qui proposera alors de se référer à l'évolution de nos mots pour mesurer l'importance de la crevasse que nous traversons. "L'Académie française publie son dictionnaire par cycle de 20 ans. Du XVIII^e siècle jusqu'à notre dernière édition, le gradient de variation était de 3 à 4.000 mots à chaque édition. Entre la dernière édition et la prochaine, il sera de 35.000! Non pas à cause de l'influence de l'anglais, mais à cause des nouveaux métiers..." Pourtant malgré autant de changement, nos institutions perdurent. "Elles ont fait leur temps, mais nous ne le savons pas". Et de conclure: "L'état de notre société me fait penser à ces étoiles que l'on voit briller depuis la terre, mais qui sont en réalité déjà mortes."

LETTRE OUVERTE À UN ORDINAIRE

La détresse d'un prêtre

Il y a quelques jours, un prêtre, qui a tenu à garder l'anonymat, nous a fait parvenir un texte intitulé: "Lettre ouverte à un Ordinaire" (*). Le prêtre y évoque sa solitude, le retour à l'état laïc de certains de ses pairs partis chercher leur bonheur en-dehors de l'Église, la souffrance physique et morale de trop nombreux confrères qui s'épuisent à la tâche. Un texte interpellant, car il ne se contente pas de constater, il pose également des questions judicieuses, auxquelles il faudra bien un jour répondre.

Monseigneur,

Voici une lettre anonyme, écrite par un anonyme, vous savez ces personnes qui, lors des manifestations, arborent des masques blancs, non pour ne pas qu'on les reconnaisse, mais simplement pour montrer qu'à travers eux, la multitude des inconnus est représentée ou, plus simplement, appelée à se reconnaître. (...) Si je vous fais parvenir ce courrier, c'est pour vous faire part d'un malaise que je vis et qui ne cesse de grandir. Depuis quelques mois - c'était latent depuis plusieurs années et on refusait tous de le voir -, le mot "Église" est lié aux affaires, et les affaires sont liées aux déviances sexuelles. Vous êtes mieux placé que moi pour le savoir. Vous ne me croirez peut-être pas, mais cela crée dans mon esprit un mal-être. Sera-t-il un jour possible de concevoir la réalité de l'Église en-dehors de tout cela? Je le crains, pas avant longtemps. (...)

Le malaise dont je voudrais vous parler ici se manifeste de multiples manières. La première, elle se manifeste chaque dimanche dans nos églises. Si vous prévoyez de pratiquer un jour avec nous, vous vous annoncerez et, ce dimanche-là, les gens viendront vous voir. (...) Ils ne viendront pas pour l'office, mais pour vous, tout simplement, pour vous voir et vous entendre. (...) Je me permets de vous conseiller de venir à l'improviste, lors d'un office dominical, et vous constaterez le vide que cela peut représenter. En plus, lorsque les pratiquants deviennent âgés et qu'ils sont dans le fond de l'église, vous comprendrez la grandeur de la solitude que peut vivre le célébrant. Pauvre homme! Il est là devant, il est tout seul. (...) Il

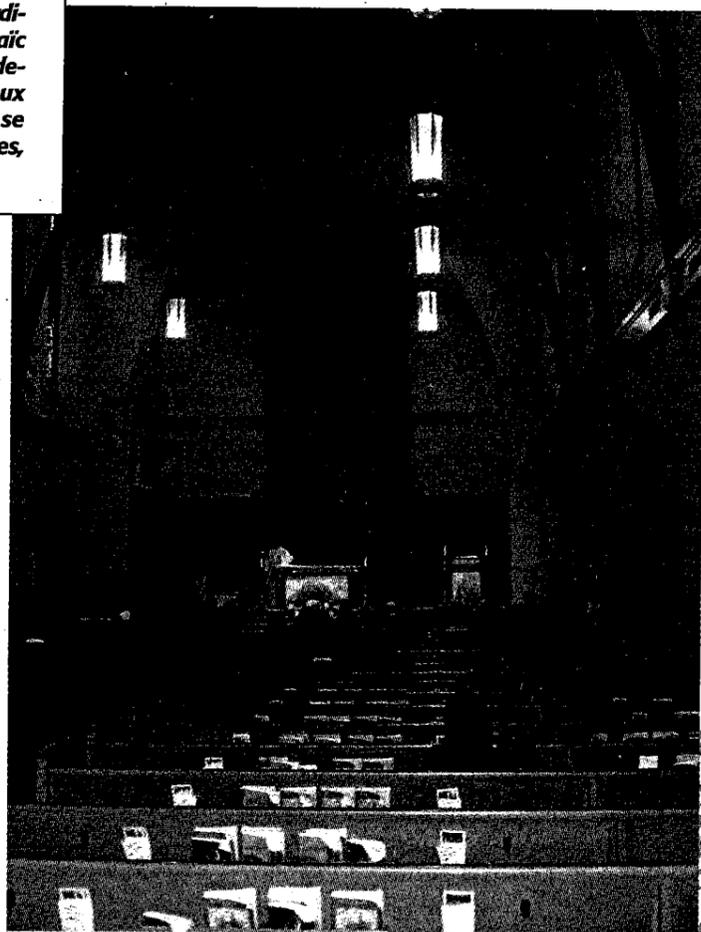
lorsqu'il rentrera après et qu'il se retrouvera à nouveau tout seul. C'est dur un dimanche seul. (...) Il serait urgent de repenser le concept de communauté pour le prêtre diocésain. (...)

Je voudrais aussi vous faire remarquer les problèmes liés à la vie des confrères, surtout des plus jeunes. Tout comme moi, je suis certain que vous avez connu des jeunes prêtres à l'avenir riche d'espérances: ils étaient intelligents, ils avaient poussé leur formation jusqu'à avoir des titres universitaires.

Les "augures" du moment leur garantissaient même l'une ou l'autre carrière épiscopale, comme une éventuelle promotion de fin de carrière. Les années passant,

leur vie a changé: ils ont réclamé des temps sabbatiques; ils sont partis se refaire une santé pastorale à l'étranger; et certains ont même négocié leur sortie du ministère pour épouser légitimement une compagne et aller fonder une famille normale. Juste pour leurs proches, cela a posé question; pour les autres, cela est passé totalement inaperçu.

Le prêtre est parti de la paroisse, comme cela, sans faire de bruit sur la pointe des pieds. On ne l'a même pas remercié. À la limite, personne ne s'est posé la question de savoir ce qu'il est devenu, les causes de son départ et l'état de sa recherche du bonheur. Vous ne me croirez peut-être pas, mais je me pose cette question: ces anciens confrères, que sont-ils devenus? Pour en croiser l'un ou l'autre, je remarque qu'ils ont très mal vécu certains aspects de leur ancienne relation avec l'Église, surtout avec l'institution, et ils le disent. (...) Cela est dur, mais je me pose cette question: dans



prêtre? J'ai envie de répondre: pas grand-chose, peut-être un pion que l'on déplace sur l'échiquier d'un diocèse.

L'état de santé physique et moral de certains confrères me pose aussi question. Ce n'est pas normal d'en voir, et même des plus jeunes, mettre leur engagement entre parenthèses pour des nécessités médicales, parce qu'ils ont dépassé les limites de leurs forces. Ils ont donné, ils ont même tout donné et, comme dit le chanteur: "Quand le citron est pressé, il faut en jeter la peau." Ne serait-il pas urgent de revoir tout cela? Ne faut-il pas définir le travail, les vacances, les temps spirituels, et tout ce qui peut composer la vie et la santé au sens large du prêtre? Est-ce que tout le monde

Il serait urgent de repenser le concept de communauté pour le prêtre diocésain

Ne pourrait-on pas donner aux membres des communautés chrétiennes ce qui leur est nécessaire pour animer la vie de leurs communautés respectives? Un dimanche est un jour où est célébrée l'eucharistie. Si ce n'est pas possible, la communauté ne peut-elle pas organiser autour de son église un temps de prière autre qu'une pseudo-célébration do-

minicale (...)? Ne doit-on pas réveiller l'imagination dans nos communautés chrétiennes? Dans nos paroisses, des mouvements de type communautés nouvelles, n'ont-ils pas un rôle à jouer: pas pour remplacer et étouffer, mais peut-être simplement pour former, tout en tenant compte du rôle social et spirituel de la communauté chrétienne. Il y a de quoi réfléchir.